

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Chantemé

Flora Balzano

Numéro 25, printemps–février 1991

Erreur sur le numéro

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3338ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Balzano, F. (1991). Chantemé. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (25), 55–58.

## Chantemé

Flora Balzano

1<sup>er</sup> prix du concours de nouvelles XYZ

C'est difficile de s'endormir attachée. On ne peut pas sucer son pouce, on ne peut pas se gratter, on ne peut pas manger ses crottes de nez, on ne peut pas mettre ses mains entre ses cuisses et se bercer, on ne peut pas se tourner sur le ventre et cacher sa tête dans ses bras. On peut seulement rester là, les yeux ouverts ou fermés sur le noir, à avoir peur de s'endormir et de rêver qu'on est enfin assise sur le bol froid des toilettes, à avoir peur de ne plus jamais réussir à s'endormir et de mourir trop fatiguée. Et puis on finit par s'endormir quand même, sans pouvoir profiter du voyage.

Le matin, je suis toujours la première réveillée. Si je n'ai pas pissé, en attendant que ma mère vienne me détacher, je m'amuse à un jeu que j'ai inventé et qui s'appelle: Dredémolor.

Je dis, mais pas fort, pas pour qu'elle m'entende vraiment, juste pour jouer, « Pêchetoimamandé ». On croit que ça n'a aucun sens. Ou « Mandépêchetoïma ». On croit que ça n'a aucun sens non plus, mais c'est un langage secret. Pour comprendre, il faut répéter le mot très vite et plusieurs fois de suite. La deuxième fois déjà on entend tout autre chose, et c'est cette autre chose qui prend toute la place jusqu'à ce qu'on s'essouffle. Ça marche avec n'importe quel mot. Chantemé.

Je l'attends. Pourtant quand elle arrive finalement, elle me fait toujours sursauter. Elle dit, Toi, tu n'as pas la conscience tranquille. Mais elle se trompe; je n'ai pas pissé et elle est bien attrapée.

Elle se penche sur moi, elle tâte mes fesses, elle tâte mon ventre, ma chemise, mon drap, elle dit, C'est tout sec, ça. Alors elle sourit avec ses dents du bonheur, ses dents écartées, et elle me détache. D'abord les pieds, ensuite les mains et même si je suis tout à fait capable d'enjamber toute seule la barrière de mon lit, elle me prend dans ses bras pour me descendre, Ooooh, qu'il est lourd le gros bébé, tu as bien dormi? Elle m'embrasse en faisant claquer le baiser sur ma joue, Ah, là tu es bonne à embrasser, pas toute pissée dégueulasse, hein? Là

tu sens bon, ça fait plaisir au moins, non ? C'est pas mieux comme ça ? Dis-moi, c'est pas mieux que de me faire crier comme une folle ?

— Si.

— Si qui ? Si quoi ?

— Si maman, c'est mieux.

— Bien sûr que c'est mieux. Allez, serre ta maman fort comme tu l'aimes.

Je mets mes bras autour de sa taille.

— C'est tout ? Ah, bon, là c'est fort. Oui ma chérie, oui. Oh qu'elle l'aime fort sa maman, oui. Attention tu me fais mal. Bon, c'est assez, tu me fais mal. Arrête. Arrête. C'est assez je te dis, arrête. Tu arrêtes ? Mais arrête putain de merde, comment faut-il te parler pour que tu comprennes ?

J'arrête.

— Décidément, on ne peut pas être gentille avec toi. Allez, va, va vite.

Je cours aux cabinets où je pisse longtemps parce que la pisse c'est comme la peine, plus on la retient plus il y en a. Ensuite je me déchire un morceau de papier. S'il y a une image dessus je la regarde, sinon je le froisse tout de suite, je le jette dans la poubelle et, au lieu de m'essuyer, je me secoue. Après je grimpe sur le bol pour tirer la ficelle de la chasse. Des fois il reste une petite goutte, toute chaude, qui coule le long de ma jambe tandis que je rejoins ma mère à la cuisine, mais ça ne fait rien parce que je ne porte plus de culotte que je risquerais de salir, et que ce n'est qu'au réveil qu'elle me vérifie de sa main froide.

— Tu t'es bien essuyée, ma poupée ?

— Je réponds, Oui maman. Elle est contente, elle dit, C'est bien, tu es une grande fille. Mais en vérité, je suis une belle menteuse.

Je m'assieds à table où elle me sert deux tranches de pain trempées dans l'huile et saupoudrées de sel. C'est bon. Ça dégouline sur mon menton.

Pendant que je mange, je regarde ma mère. Assise près de l'évier, le moulin à café serré entre ses cuisses, elle moule le café et

tourne, tourne la manivelle, très vite, comme un manège qui sentirait bon mais qui grincerait.

Pour qu'elles tiennent remontées, elle a accroché les manches de sa robe de chambre aux épaules avec deux épingles à linge. Ça lui fait comme deux petites ailes de bois. Mais d'habitude les ailes, c'est en plume et c'est pour ça qu'elle ne s'envole jamais. Ou bien alors ce sont des ailes d'ange qu'on ne peut pas savoir en quoi c'est fait.

Du doigt, j'étale les gouttes d'huile qui tombent sur la toile cirée. Je trace un cœur de trêve autour d'un carreau blanc. Autour d'un carreau rouge, je trace un cœur de sang.

Un chiffon atterrit sur la table.

— Tu as fini de têter ce pain et de me faire toutes ces saloperies ?

J'avale; je me grouille pour effacer les cœurs, bien comme il faut, qu'il n'en reste rien, qu'ils passent tous dans le chiffon comme un truc de prestidigitateur et zou, ni vu ni connu je t'embrouille.

Sauf qu'il n'y a même pas une chance sur mille milliards qu'en secouant le chiffon on fasse apparaître une colombe ou un petit lapin. Un cafard, peut-être, quand je pose le chiffon sur l'évier.

Ensuite, ma mère me frotte la figure et les mains avec un gant de toilette. Elle dit, Allez, ouste, débarrasse-moi le plancher. Mais ne va pas trop loin que j'entende les bêtises que tu fais.

C'est comme ça que ça se passe le matin si je n'ai pas pissé au lit.

Si j'ai pissé, je suis glacée. Ses savates claquent sur ses talons nus. À chaque pas qui la rapprochent de moi, mes oreilles bourdonnent un peu plus, ma tête élargit puis rapetisse, élargit, rapetisse, ça donne envie de vomir, mais tout ce qui sort de ma gorge ce sont des petits cris de chien.

Elle ne me détache pas. Elle renifle, elle dit, Tu pues. Elle me crache à la figure, elle me frappe en criant, Saleté, salope, pourriture. Je pleure, Chut maman, chut maman. Elle remonte ma chemise sur mon visage, elle appuie fort de sa main dure, elle dit, Tu la fermes ta sale gueule ou je t'étouffe ?

Je me tais. J'attends qu'elle ait fini. Ce n'est pas fini. Je ne vois pas ce qu'elle fait mais je devine. Je l'entends farfouiller dans la cuisine. J'essaie de coller mes jambes l'une contre l'autre, mais je n'y arrive pas; je tire mais je n'y arrive pas. Soudain, elle écarte ma fente et la remplit de piment broyé. Ça brûle comme le sirocco qui hurle dans le ciel rouge.

Plus tard, elle me détache. J'ai du mal à m'agenouiller. Je demande Pardon maman, pardon petit Jésus. J'ai du mal à marcher, j'ai du mal à m'asseoir. Elle dit, Bouffe, saleté. J'ai du mal à avaler. Deux tranches de pain trempées dans la morve et saupoudrées de honte.

Je mange tout, jusqu'à la dernière miette, je ne dis rien, je ne regarde nulle part, je m'en fous. Dehors aussi c'est la guerre. Tout le monde se fait tuer. Ils explosent, pouf, leurs corps tout démantibulés par les grenades. Moi ça prend plus de temps, c'est tout. Après, ils ont la paix. Ils montent au ciel, sans leurs corps foutus, où ils n'ont plus jamais mal, plus jamais envie de pisser. Ou bien ils se font couper la tête, couic, et ça revient au même. Ou bien ils se font attraper, ils se font déshabiller, ils se font pendre par les pieds, dans la rue, tout nus, et c'est la dernière fois qu'ils ont peur. On les voit qui traînent presque sur le trottoir, avec leurs doigts en moins parce qu'on a pris leurs bagues, ou plus de mains du tout parce qu'on a pris leurs montres. A l'envers, ils ont des yeux blancs fixés sur les crachats, et le ventre ouvert, les entrailles qui sortent et les mouches qui entrent. Pour leur fermer la gueule définitivement, on a enfoncé leur zizi et leurs couilles dedans. Tout saignants.

C'est comme ça. On a tous un ennemi. Des fois, c'est le même pour tout le monde, c'est le chef du pays. Des, fois on en a un bien à soi, c'est le chef de famille. **XYZ**

**Retrouvez la revue et les éditions**

**XYZ**

**au Salon du livre de l'Outaouais-Hull**

**du 20 au 24 mars 1991**

**STAND 32**